

CHAPITRE III.

Peuples qui s'établirent sur le sol de la Belgique actuelle. — Les Nerviens. — Leurs tributaires. — Civilisation graduelle de ces derniers et des Ménapiens qui occupaient le littoral. — Nations qui se fixèrent à l'est et dans l'intérieur. — Aduatiques. — Nouveaux Germains. — Manque d'un lien commun entre tous ces peuples.

Le pays situé entre le Rhin et la Seine, et que la victoire avait fait tomber au pouvoir de la race belge, renfermait des régions de nature et d'aspect divers. La partie méridionale, qui maintenant forme le nord de la France, était en général assez riante et propre à la culture. Mais il n'en était pas de même de la contrée qui a conservé jusqu'à nos jours le nom de Belgique : située sous un climat plus rude, elle offrait alors moins de plaines fécondes que de bruyères, de forêts et de marécages. Dans tout l'espace compris entre la Meuse et la Moselle régnait une suite de grand bois et de plateaux arides, qu'on nommait la forêt d'Ardenne et qui semble avoir été presque impénétrable. Du Démer aux bouches de l'Escaut s'étendaient les landes stériles et nues de cette plaine de sable que nous appelons encore la Campine. En approchant des côtes on trouvait des terrains inondés. Il n'y avait donc place entre ces déserts que pour le plus petit nombre des tribus conquérantes. Aussi la plupart s'établirent-elles sur les bords de la Seine, de la Marne et de l'Oise. Un seul peuple considérable, qui portait le nom de Nerviens, se fixa dans le Nord. Il s'appropriâ le pays situé entre l'Escaut et la Meuse sur une longueur d'à peu près vingt lieues, depuis les environs de Cambrai jusqu'au Ruppel, et dispersa ses bandes nombreuses des deux côtés de la Sambre.



FUNÉRAILLES GAULOISES.

César nous apprend que, jaloux de conserver leur valeur sauvage, les Nerviens s'attachèrent à demeurer tels sur le sol de la Gaule qu'ils étaient sortis des contrées d'outre-Rhin. Leur manière de vivre resta aussi rude et on les vit même interdire aux marchands étrangers l'accès de leur pays, de peur que le vin et le luxe n'amollissent un jour leurs guerriers en les corrompant. Accoutumés à combattre à pied, quoique d'autres nations belges eussent de nombreux escadrons et des chariots de guerre, ils mirent leur territoire à l'abri des surprises de la cavalerie en l'entourant de bois épais qu'ils eurent soin de planter et d'entretenir tout le long de leurs frontières. Cette haie impénétrable fut la seule forteresse qu'ils daignèrent élever, bien qu'ils eussent vu chez les Gaulois des villes de guerre (1) : leur courage, qui ne se démentit jamais, leur nombre, qui finit par leur permettre de réunir jusqu'à soixante mille combattants (en y comprenant leurs vassaux), et l'effroi même qu'inspirait au loin la renommée de leur rudesse hautaine, les dispensaient de chercher d'autre rempart.

Cinq petits peuples, placés sous le patronage de cette nation belliqueuse, occupaient les cantons avoisinants. On ne connaît pas exactement leur nom ni le territoire qui leur était échu ; mais on croit que, bordant la rive gauche de l'Escaut, ils s'étendaient jusque vers les basses terres dont la côte était formée (2). Dans ces parages se trouvaient quelques villes (3), dont l'origine remontait sans doute à une époque très reculée : car elles n'étaient point situées sur les hauteurs et dans les positions les plus fortes, comme les places de guerre que construisaient quelquefois les Germains. Elles s'élevaient aux bords des rivières, sur les points de passage et de communication

(1) A l'approche de César, ils envoyèrent leurs femmes et leurs vieillards dans un endroit marécageux de difficile accès : ils n'avaient donc point de place de sûreté.

(2) Ce dernier point se prouve par les expressions d'une lettre de saint Paulin où il parle du *littus nervicanum*. Comme on sait d'ailleurs que les Nerviens habitaient la rive droite de l'Escaut, il en résulte que leurs vassaux occupaient le pays situé entre ce fleuve et les régions inondées par la mer. Je crois aussi que le pays situé à l'est de la Senne était dans la même dépendance.

(3) On ne pourrait prouver rigoureusement jusqu'ici que l'existence de Tournai ; mais un traité de César avec les Nerviens parlait de plusieurs villes, « *finibus et oppidis* ». Il faut donc croire que celles qu'on aperçoit plus tard dans ces contrées existaient déjà. Gand, Courtrai et Menin étaient de ce nombre.

où avaient dû s'établir les premiers marchés. La principale était Tournai, dont le nom se lit sur diverses monnaies d'or frappées avant l'arrivée des Romains en Belgique, ou très peu de temps après. Dans ces villes, et peut-être même dans toute la contrée d'alentour, se conservèrent les germes de civilisation que les marchands étrangers avaient répandus de bonne heure le long de la côte, mais qu'étouffait dans l'intérieur du pays l'austérité des coutumes nerviennes. En effet, les navigateurs du Midi ne cessèrent point de fréquenter ces parages où l'ambre, l'étain et les produits divers des contrées septentrionales leur offraient l'échange le plus lucratif pour les vins, les étoffes et les objets de luxe qu'ils apportaient des bords de la Méditerranée. Leur influence sur les mœurs et les idées des peuples du Nord, assez puissante pour avoir alarmé les Nerviens, ne nous est plus guère indiquée que par d'antiques symboles de relations commerciales et religieuses qu'on est surpris de reconnaître encore parmi les rares vestiges de ces siècles lointains. On a retrouvé au sein de la terre, près de Gand et de Boulogne, des pièces d'or belges d'un travail assez barbare, mais où apparaît le palmier phénicien emprunté sans doute aux monnaies de Carthage. Ailleurs ce sont les idoles érigées aux bords des fleuves et de la mer qui viennent attester l'adoption de croyances orientales. Une grande statue d'Isis en pierre noire découverte à Anvers, et semblable à celle qu'on adorait sur les côtes de la Méditerranée et de l'Océan, ne peut guère y avoir été apportée que par les marins d'Alexandrie qui succédèrent bientôt à ceux de Carthage. Les autels dressés plus tard sous la domination romaine offrent rarement des dieux romains ou même germaniques ; ce sont des divinités mystérieuses, chères aux peuples marchands, qu'on y voit représentées. Telle paraît être une femme adorée dans l'île de Walcheren sous le nom de *Nehalennia*, qui a été aussi retrouvée en Provence. Son nom même paraît formé d'un mot grec corrompu qui signifierait la nouvelle lune. La déesse Cybèle, honorée à Tournai pendant les premiers siècles de notre ère, était une idole asiatique, dont la statuette, récemment exhumée, a la poitrine entièrement couverte des emblèmes de la fécondité, et

se confond presque avec l'image de Diane, telle qu'elle était figurée chez les Marseillais. Un Hercule maritime, distingué par le surnom peut-être phénicien de *Magusan*, et souvent représenté sur les monuments gaulois, apparaît aussi en Zélande et dans le Brabant septentrional. Il est vrai que ces diverses statues sont postérieures à l'arrivée des Romains en Belgique; mais les cultes qu'elles représentent devaient dater d'une époque plus ancienne pour s'être ainsi comme naturalisés sur ces rivages lointains (1).

Il y eut donc dans cette partie de la contrée une action puissante du commerce sur quelques tribus qui permirent au marchand de dresser ses autels sur leur territoire et de négocier en paix avec elles sous l'abri de ses images sacrées. Mais en vain voudrait-on suivre le guerrier germanique dans les premières phases de cette transformation qui le préparait pour ainsi dire à une nouvelle existence, les documents nous manquent, et tout ce que nous savons, grâce au témoignage de César, c'est que les Belges de l'Ouest et du Midi prirent peu à peu les arts et l'industrie des Gaulois. Leur agriculture, d'abord grossière, devint plus intelligente; leurs édifices, si l'on peut donner ce nom à des constructions encore imparfaites, acquirent une sorte de régularité que dédaignait la rudesse du Germain. Ceux de la côte apprirent surtout à bâtir des navires assez considérables dont la charpente solide bravait les flots de l'Océan. Portant bientôt leurs armes au delà de la Manche, ils conquièrent tout le midi de la Grande-Bretagne, qui se couvrit de leurs essaims guerriers. Comme l'invasion s'étendit jusqu'à l'embouchure de la Tamise, on ne peut guère douter que les tribus qui habitaient les côtes de la Belgique actuelle n'y eussent pris une grande part : mais on ne les reconnaît point parmi les peuples qui fondèrent là des colonies de quelque importance, quoique une nation très voisine, les Atrébates (dont la ville d'Arras a gardé le nom), y eût des possessions considérables. Les traditions galloises et irlandaises ont con-

(1) On peut même prouver directement leur antiquité par l'exemple de la déesse de Santroden (voy. chap. V).

servé le souvenir de la valeur impétueuse que firent éclater ces Firs-Bolgs ou Belges de feu, comme les appelait la race vaincue; mais ils ne l'emportaient guère moins par la civilisation, comme le remarquèrent plus tard les auteurs romains. Ce dernier témoignage est d'autant plus intéressant que les progrès dont la Belgique même était le théâtre pouvaient s'attribuer en grande partie aux populations celtiques demeurées çà et là parmi les vainqueurs : mais c'étaient les bandes de guerre qui avaient seules pénétré dans la Grande-Bretagne, et les améliorations qu'elles apportèrent à la culture et à l'état de ce pays attestent le point auquel étaient parvenues la plupart des nations belges.

Les effets de cette civilisation naissante paraissent avoir été surtout remarquables dans la région que baignait la mer. La côte actuelle de la Flandre formait alors une suite d'îles et de bas-fonds, auxquels succédaient, en approchant de la terre ferme, des bois immenses coupés de marécages. Tout ce littoral avait pu être longtemps délaissé, tant il paraissait d'abord inhabitable. Les anciens voyageurs parlent avec une sorte d'épouvante des inondations dont la mer du Nord couvrait ses rivages, et les oiseaux marins qui venaient percher par milliers sur les îlots à l'embouchure du Rhin et de la Meuse, comme on les trouve aujourd'hui sur les écueils les plus inaccessibles, firent d'abord la seule nourriture de quelques tribus refoulées dans ces parages déserts. Mais il n'en était plus de même, en Belgique du moins, à l'époque où César les atteignit (57 ans avant l'ère chrétienne). Derrière les forêts et le long des côtes, le général romain aperçut de nombreux villages, riches en troupeaux et en moissons (1). Bien que ce fussent aussi des peuplades germaniques qui se trouvaient établies là, nous ignorons si elles avaient fait partie de la grande invasion belge, ou si elles étaient venues peu à peu du Danemark et du Hanovre, en longeant les bords de la mer. Leur idiome, qui se conserva dans la vieille Flandre, était celui des tribus maritimes, fameuses plus tard sous

(1) *De bello gallico*, l. IV, 4, et l. VI, 6.

le nom de Saxons, et leurs villages couvraient de distance en distance la crête des basses terres, depuis la frontière actuelle de la Belgique jusqu'au delà des bouches de la Meuse. Elles se divisaient en plusieurs groupes dont le plus important prenait le nom de Ménapiens. Il occupait tout le littoral à l'ouest de l'Escaut et y formait un peuple indépendant séparé par les bois, par les marais, et peut-être aussi par la Lys, des Nerviens et de leurs vassaux (1). L'état florissant de son agriculture paraît attesté par l'usage qu'il faisait déjà de la marne pour amender ses terres. Il la tirait des côtes de la Grande-Bretagne, fréquentées par ses navires, que nous apercevons aussi de bonne heure à l'embouchure de la Loire. Il savait fabriquer le sel et s'en servir pour conserver la viande, comme plus tard les produits de la pêche. Ces viandes salées furent dans la suite recherchées des Romains eux-mêmes, tant les troupeaux dont elles provenaient étaient magnifiques.

Ainsi se transformait par degrés l'existence jadis barbare de cette race septentrionale dont les armes avaient d'abord épouvanté la Gaule. Bientôt les Belges eux-mêmes signalèrent comme des guerriers sauvages ces fiers Nerviens (2) qui s'obstinaient à repousser la civilisation étrangère. Mais de nouveaux essaims, plus récemment sortis des forêts de l'Allemagne, vinrent pour ainsi dire s'adosser à ce peuple hautain et renforcer l'élément germanique sur les bords de la Meuse et de la Moselle. En effet, la partie orientale de la Belgique ne resta pas longtemps inoccupée. Il est probable qu'elle avait d'abord servi de *marche* ou de frontière entre la famille belge et les groupes suivants, les Germains étant dans l'usage de laisser ainsi de grands déserts entre chaque race, de peur que le voisinage n'entraînât bientôt la destruction ou l'asservissement de celle qui se trouverait la moins forte. Mais un événement imprévu vint peupler les cantons les plus fertiles de cette solitude, cent dix ans à peu

(1) César étend le nom de Ménapiens aux diverses tribus qui couvraient la côte jusqu'au delà du Rhin : plus tard on reconnut qu'à partir de l'Escaut régnaient d'autres peuplades. Mais il faut se défier de l'erreur des géographes qui créent mal à propos une Ménapie orientale du côté de Venlo et de Grave.

(2) *Nervios esse homines ferros*. CÆS., II, 45.

près avant l'ère chrétienne. Alors, en effet, s'accomplit une émigration nombreuse de guerriers du Nord, qui portaient le nom de Cimbres, et qui venaient probablement du Danemark et des contrées voisines. Ils se portèrent d'abord vers la vallée du Danube, comme l'avaient fait autrefois les Belges, et y détruisirent quelques peuples galliques. Mais, effrayés ensuite par les maladies dont ils devenaient la proie sous ces climats ardents, ils se dirigèrent vers le Rhin et apparurent bientôt sur ses bords, rapportant parmi les dépouilles des vaincus celles d'une armée romaine qu'ils avaient taillée en pièces sur les frontières de l'Italie. A l'approche de ces bandes formidables, d'autres peuples germaniques, appelés Teutons, se levèrent à leur tour pour prendre part au pillage de la Gaule; mais les Belges, dont le territoire était menacé, réunirent toutes leurs forces et se portèrent en masse à la rencontre de l'ennemi. Cet effort énergique arrêta les barbares, qui n'osèrent courir les chances d'un combat général. Ils offrirent de se contenter d'un lieu d'habitation pour leurs vieillards et leurs blessés, pour les femmes et les enfants des guerriers qu'ils avaient perdus, et pour quelques braves qui serviraient de défenseurs à ces débris de l'armée. Par suite de cet arrangement, on leur accorda le vaste plateau qui s'étend au nord de la Meuse, ainsi que les sables de la Campine, et de la colonie qu'ils y laissèrent naquit une nouvelle nation qui prit le nom d'Aduatiques. Protégé par son alliance avec les Belges, ce jeune peuple se fortifia encore en cédant la partie la plus stérile de son territoire à d'autres bandes germaniques, qui vinrent s'y établir à condition de lui payer tribut. Il en fut de même jusque dans l'Ardenne, où diverses peuplades obtinrent peu à peu quelques-uns des cantons les moins arides, en se soumettant à la suzeraineté de la puissante nation des Trévires qui dominait sur les deux rives de la Moselle. Par suite de ces établissements successifs, il ne restait presque plus de déserts dans ces parages un demi-siècle avant le commencement de notre ère. Toutefois les dernières tribus qui venaient de s'y répandre n'étaient pas encore considérées comme Belges : on les réunissait sous le nom commun de Germains.

Si quelques débris des races antérieures, qui avaient jadis atteint une civilisation plus avancée, se trouvaient encore épars çà et là au milieu de ces essaims barbares (comme le feraient croire le teint brun et les cheveux crépus qui distinguent parfois les populations des bords de la Meuse et de l'Ourthe), leurs progrès avaient dû être brusquement arrêtés par ce nouveau débordement de bandes guerrières. Aussi toute la contrée comprise entre le Rhin et l'Escaut conservait-elle l'aspect du monde germanique dans son orgueilleuse rudesse et dans sa simplicité sauvage. En vain, dans la plaine de l'Ouest et le long du rivage de la mer, l'homme du Nord, instruit par l'exemple des Gaulois et par le contact des marchands étrangers, apprenait-il à jouir des premiers bienfaits du travail et de l'industrie : à l'est et dans l'intérieur, la chasse et la guerre étaient encore la seule passion et presque le seul soin des peuples demeurés à l'état primitif.

Tandis que ce contraste entre les diverses nations qui occupaient le sol de la Belgique semblait préparer pour l'avenir leur désunion complète, nous n'apercevons dans leurs institutions politiques aucun lien général qui pût y faire obstacle. Quoique issus de la même souche et rapprochés par la similitude de langage et de mœurs, leur alliance n'avait rien de bien stable, et il leur arrivait à chaque occasion de combattre ou de traiter isolément. En Germanie, les populations de même origine avaient coutume d'ériger au fond de quelque forêt sainte un autel commun autour duquel leurs chefs se rassemblaient à des époques fixes : là ils sacrifiaient en frères et ils délibéraient en confédérés. Mais ni autel ni forêt de ce genre ne s'offrent à nous chez les Belges après leur établissement dans la Gaule. Les symboles nationaux empreints sur leurs monnaies se confondent avec ceux des Celtes, comme s'ils avaient voulu consacrer leur association récente avec cette famille étrangère plutôt que le souvenir du sang dont ils étaient sortis. Il semble même que le druidisme prit bientôt sur quelques-unes de leurs tribus le même empire que sur les vieux Gaulois. Nous voyons, en effet, son emblème sacré, le gui de chêne, reproduit sur d'anciennes médailles belges, et les

traditions qui environnaient de terreur cette plante mystérieuse se conservèrent presque jusqu'à nos jours dans les cantons les plus sauvages de la Flandre (1). Ainsi les croyances mêmes de la race vaincue portaient atteinte à ce lien religieux qui pouvait prolonger l'union des conquérants. Il y eut bientôt des peuples qui formèrent alliance séparément avec quelques-unes des nations celtiques (2), et il semble que l'invasion des Teutons et des Cimbres fut la dernière occasion où l'on vit tous les Belges se réunir pour la défense de la patrie.

(1) Nous citerons spécialement les hauteurs qui se trouvent du côté de Renaix et qu'on appelle le Muziekberg.

(2) *Bellovacos omni tempore in fide et amicitia civitatis Aduæ duisse.* CÆSAR. II, 14.

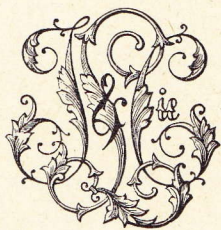
MOKE

MŒURS

USAGES, FÊTES ET SOLENNITÉS

DES

BELGES



BRUXELLES

J. LEBÈGUE & C^{ie}, LIBRAIRES-ÉDITEURS

46, RUE DE LA MADELEINE, 46